

La Musique par Disques

//// QUERELLE D'INTERPRÉTATION.

Je ne suis pas persuadé que pour rendre compte des éditions phonographiques, il soit nécessaire d'entrer en de grands détails sur l'interprétation des œuvres. Lorsqu'il s'agit d'artistes éminents, bien connus du public, une telle critique me semble oiseuse. Le lecteur sait très bien que Cortot, Horowitz, Paderewski, Sauer, ne jouent pas de même manière Bach, Beethoven ou Chopin. Ce qu'il ignore, c'est si le disque restitue fidèlement le jeu de son virtuose préféré, si la sonorité en est bonne, s'il n'y a ni bavures, ni flou, ni résonance fâcheuse... Certains de mes collègues ne pensent pas ainsi et in-

struisent des sortes de procès, faisant comparaître les interprètes d'une même œuvre et prononçant des condamnations sans appel ou distribuant des récompenses. Mon excellent confrère Landormy, dans le numéro de Radio-Magazine du 18 février, établit une comparaison entre plusieurs versions du Deuxième Improromptu de Gabriel Fauré, dont l'une déjà ancienne enregistrée par Magda Tagliafero, l'autre récente de Mme Marguerite Long. C'est à cette dernière qu'il décerne la palme, proclamant sa « royauté incontestable et incontestée dans le domaine de la musique de Fauré ». J'ai eu la curiosité de suivre sur la partition le déroulement du disque pour me rendre compte par moi-même en quoi consistait cette interprétation modèle et j'ai été stupéfait. Faut-il donc pour être fidèle à l'esprit de Fauré, ne tenir aucun compte de ce qu'il a fait imprimer ?

Dès la deuxième mesure, l'interprète ne fait pas sentir le *sforzando* indiqué sur le *do* et confirmé par un soufflet. M. Landormy l'approuve et trouve cette indication malencontreuse ! Ce n'est que péché véniel, mais ce qui se passe à la 17^e mesure m'a proprement abasourdi. Après la phrase finissant sur le *sol* à la 16^e mesure de ce mouvement à 6/8, Fauré note un *do* croche, deux demi-soupirs et une nouvelle arabesque se déclenche sur le 4^e temps : si bécarré, *sol*, la, si bémol, *sol*, mi bécarré, etc. en croches égales. Ce passage présente à peu près la seule difficulté d'exécution de la pièce, la main étant mal placée après le si de la troisième ligne pour attraper aisément le trait montant *sol*, la, si, au dessus de la portée. Mme Long ne s'embarrasse pas pour si peu. Elle frappe le si, s'arrête, prend son temps et franchit l'obstacle, détruisant tout l'effet mélodique et rythmique de ce passage qui revient par deux fois. Enfin M. Landormy s'extasie sur la manière dont elle jette à deux reprises les accords de la conclusion du premier thème « avec un tel chic désinvolte, qu'on ne rêve pas autre façon de réaliser l'intention de l'auteur ». Celui-ci avait pourtant en cet endroit marqué expressément sans presser et Mme Long double le mouvement...

Magda Tagliafero n'a peut-être pas « un tel chic », mais au moins, elle tient compte des nuances de Fauré et ne se permet pas de briser, pour sa commodité personnelle, une ligne mélodique admirable. Pour M^{lle} Emma Boynet que mon confrère traite avec mépris, elle n'est sans doute pas une interprète de grande classe, mais j'apprécie la probité de son jeu qui n'est d'ailleurs pas sans éclat (Pathé P. G. 3).

Qu'on se soucie peu de ces détails, je l'admets ; qu'on préfère le jeu de l'une ou de l'autre de ces brillantes interprètes, c'est affaire de goût personnel... mais qu'un critique cite en exemple une interprétation aussi arbitraire et fantaisiste que celle de Mme Long, j'avoue ne pas comprendre.

H. P.

//// MUSIQUE SYMPHONIQUE.

Un superbe enregistrement de la *Symphonie Inachevée* par l'Orchestre symphonique de Londres, sous la direction de Sir Henry Wood. Certaines gravures allemandes et autrichiennes de l'œuvre de Schubert peuvent être préférées sous le rapport des mouvements et des nuances, mais aucune jusqu'ici n'avait atteint cette plénitude, cette magnificence sonore. (Columbia D. F. X. 162-164.) Yehudi Menuhin joue dans un style excellent le *Concerto en mi majeur* de Bach, accompagné en perfection par l'O. S. P., dirigé par Georges Énesco. (Gramo B. D., 2003-4.)

//// MUSIQUE DE CHAMBRE.

Voici peut-être le plus bel enregistrement qui ait jamais été fait d'une sonate pour violon et piano de Mozart. Il faut demander à un adolescent et à un enfant de douze ans de nous apprendre comment il faut jouer cette musique à la fois si simple et si subtile, si fraîche, si limpide et si remplie d'émotion. Un louable scrupule empêche les parents de Yehudi Menuhin de laisser jouer au concert sa jeune sœur qui porte le nom peu commun de Hephzibah et qui est âgée de 12 ans, mais ceux qui, comme moi, l'ont entendue dans l'intimité, savent qu'elle n'est pas moins douée que son frère. Je me souviens de l'exécution d'une sonate de Brahms durant laquelle je n'arrivais pas à me persuader que l'exécutant qui traduisait avec une telle intensité, une telle profondeur, la pensée de l'auteur, pouvait être la gaie fillette que je venais de voir courir dans le jardin de Ville-d'Avray avec sa petite sœur...

Le frère et la sœur interprètent la sonate n° 42 (K. 526) avec une sensibilité, une intelligence, une naïveté, un charme, une poésie qui nous livrent tous les secrets de l'âme adorable de Mozart. Il faut entendre l'adagio si tendre, si recueilli, ou l'éblouissant final. Ces deux disques constituent un des grands chefs d'œuvre de l'édition phonographique. (Gramo. D. B. 2057-58.)

Cortot joue de façon étourdissante avec des effets de sonorité ravissants deux œuvres pianistiques de même famille : *Les Jeux d'Eau* de Ravel et le *Leggerezza* de Liszt. (Gramo. D. B. 643.)

Les admirateurs de Stravinsky doivent s'empressez d'acquiescer un disque d'une qualité rare : au recto la *Pastorale* pour violon et quatuor à vent, merveilleusement exécutée sous la direction de l'auteur, avec des effets de timbres exquis. C'est un régal. Au verso, la danse russe de Petrouchka transcrite pour violon et piano et jouée par Samuel Dushkin et l'auteur.

//// CHANT.

M^{me} Marjorie Lawrence chante la scène finale du *Crépuscule des Dieux*. La voix est d'un timbre magnifique, émouvant. Elle s'en sert avec grand art, mais la diction est bien défectueuse. Impossible de distinguer un mot de ce qu'elle chante. Il est vrai que comme il s'agit de la traduction de Ernst, on ne perd pas grand chose. (Gram. D. B. 4914.)

Thill chante *Rêve d'Amour* de Liszt et une chanson arabe : *Medje* de Gounod. (Col. L FX 333.) Voilà le genre de musique qui convient à sa voix et à son art. C'est parfait.

//// MUSIQUE LÉGÈRE.

Signalons une aimable sélection des *Saltimbanques*, agréablement chantée par Lucienne Tragin à la voix rossignolante, Marthe Coiffier et Le Clezio. (Col. DFX 154) et une clownerie de Charpin et Brancato qui chantent en l'estropiant et en l'entremêlant de réflexions aussi grossières que peu spirituelles le duo du *Pré aux Clercs* : « Les rendez-vous de noble compagnie » et le duetto de la *Mascotte*. Le seul intérêt de ce disque est d'entendre un homme chanter en fausset un rôle de femme, avec une habileté incontestable. (Col. D F 1392.)

Les duettistes Gilles et Julien sont de charmants artistes. Ils manquent de

vis comica, mais leur art de demi-teinte, fin et distingué est plein de charme. Il faut les entendre distiller la *Complainte de la Petite Ville* et *Les Amours de marins*. (Col. D E 1363.)

DICTION.

L'album de *Marius* s'augmente de deux disques étonnants d'accent (pas seulement marseillais), de vérité, de drôlerie, d'émotion. Raimu et Fresnay y sont incomparables. (Col. B F 15 et 16.)

H. P.